

*Il me semble que c'est lorsque ce sera dans un livre que cela ne me  
fera plus souffrir... Que ce ne sera plus rien. Que ce sera effacé.*

Marguerite Duras

L'Orient politique. Journal de 13.00 heures

Le 22 décembre 2016

La libération de la ville d'Alep dans la Syrie du Nord met fin à la plus sanglante et la plus destructrice bataille de la guerre de Syrie. Depuis 2012 les rebelles s'étaient emparés des quartiers est de la ville mais avaient échoué à dominer de toute part, à part pour un bref moment. Une lutte sans merci opposait les armées syriennes à des groupes islamistes fanatisés d'allégeances diverses. Quatre ans durant, la ville avait été divisée en Ouest et Est, et chaque camp voulait encercler l'autre. Les combats s'entretenaient surtout en périphérie mais les habitants, qui manquaient de tout, s'épuisaient.

En fin 2015, l'armée syrienne fut aidée par l'intervention militaire russe, l'Iran, les milices libanaises et chiites. La guerre continuait avec une violence inouïe et ce n'est que

ce 13 décembre 2016 que les défenses rebelles s'effondrent. Pluie de bombes, destruction de quartiers entiers, population privée d'eau et de nourriture. Quelques vingt mille morts. Les souks d'Alep, les plus vieux du monde, flambent ! L'armée syrienne évacue les insurgés et les civils vers le gouvernorat d'Idlib, Alep est libérée.

Amnesty International accuse les uns et les autres de crimes contre l'humanité, usage d'armes chimiques, pratique de la torture, détentions arbitraires, exécutions sommaires. Les rebelles usaient de roquettes artisanales qu'ils surnommaient « les canons de l'enfer » à partir de bouteilles de gaz.

Décembre est glacial. Il neige sur le désert de Syrie. L'année 2017 ouvre une ère nouvelle.

VIVRE EST UN RETOUR

Les paysages blancs semblent appartenir à la lune. À l'heure de la libération d'Alep, le danger rôdait partout. Les chauffeurs-passeurs, dans des taxis de fortune, préféraient l'obscurité de la nuit pour traverser des paysages ensevelis par la guerre. Le voyage durait dix heures depuis Damas. Nuit de terreur en plein cœur de l'hiver. Rien ne garantissait d'arriver, à part l'espérance, rêver d'ailleurs et pouvoir retrouver enfin une maison et un amour !

Les autoroutes étaient infranchissables, longeant des villes en feux. Pour les éviter, nous tentions de gagner le désert sur des pistes de fortune ponctuées de barrages de soldats au visage glabre qui pointaient leur arme quand d'autres nous braquaient leur lampe électrique dans les yeux. La nuit était si longue. Il fallait s'arrêter encore, s'arrêter toujours dans un même scénario de violence déguisée. Une main nerveuse ouvrait le coffre qui, après la fouille,

claquait. J'associais ce retour en Syrie à un homme que je ne retrouverais peut-être nulle part mais qui semblait soudain assis près de moi pour apprivoiser ma peur ! Le pays natal est un éden dans le souvenir, le revoir dans sa souffrance m'arrache des larmes.

La voiture avançait, cahotant sur des routes à peine tracées. Le froid, sur une terre que la neige n'avait jamais effleurée, me glaçait. Une couleur de cristal mat, de linceul, couvrait la terre. Ici ou là, des villages abandonnés réduits à quelques pierres n'étaient pas des ruines antiques mais la désolation du temps présent. Quelle beauté, la Syrie blanche de solitude, quelle fierté même pâle comme la mort !

La guerre a dépeuplé cette terre et déplacé tant de migrants vers des contrées lointaines. Leurs villages ont été rasés et j'imagine leur marche sur un sol brûlé d'obus. Les mystiques pouvaient fixer le vide mais rien ne pouvait recoller les débris des ombres. Tous ces hommes avaient couru sous les bombes jusqu'en Turquie pour compter les minutes sous les tentes, boucher les trous des tuiles sous des pluies diluviennes et mendier un peu moins de faim. Ils étaient partis, en troupeaux, sur une terre calcinée pour cacher ailleurs leur humiliation.

La route semblait se perdre dans la nuit. Les bosses se succédaient. Soudain, je compris que je m'approchais de ma destination quand l'immense lac de sel proche d'Alep dessina ses contours. Était-ce la source où ces déracinés, dans leur monstrueuse lassitude, perclus de soif, devaient s'abreuver ou n'était-ce qu'un paysage maudit où nulle bête ne pâturait ? Dans ma peur, seul le visage évanoui que j'aimais m'apparaissait.

Le désert est un lieu de méditation mais on y retrouve un Dieu omniprésent, sévère, vengeur, celui de la guerre.

Dans les forêts, on le cherche dans les gouttes de lumière qui filtrent d'entre les arbres. Près des eaux, son esprit est un flot de tendresse. Il est tout à la fois. Je pense à Dieu à cause de la peur !

Le soleil finit par se lever, Alep surgit de sa nuit, la ville patrie, la terre de l'enfance.

Toute ma vie, j'étais revenue à Alep par l'autoroute du Sud pour l'atteindre à travers des chemins bordés de fleurs. La ville gardait toujours son air d'austérité, seule la splendeur de la citadelle sur son piton rocheux posait une aura sur les espaces les plus obscurs. Dans sa sobre majesté, elle incarnait l'histoire, le sang ayant coulé sur ses pierres usées, à chaque conquérant.

Cette fois-ci je rentrai dans la ville par l'est, très loin de la citadelle. Une aube d'angoisse blanchissait la nuit, j'étais vidée à force de peur : des visions de la nature calcinée, de ruines abandonnées, de la fuite des hommes, la guerre qui finit peut-être mais qui n'a rien épargné ! De ces rues où vivaient d'habiles artisans ne restaient que des creux et des pans de murs. Nulle âme ne rôdait plus dans ces lieux de souffrances, pas un chien, pas un rat, je ne devinais que l'ombre des morts, des fantômes qui s'accrochaient encore

à leur terre. Dans cette fatalité, il me fallait une nouvelle définition de la vie.

Le taxi cahotait vers le cœur de la ville, d'autres quartiers restaient debout. Tout était noir de poudre et de suie quand, dans le passé, ma ville avait reçu le surnom d'« Alep la Blanche » ! Le chauffeur-passeur vociférait mille insultes. Les passants blasés, le teint de pierre, s'écartaient à peine. Je devais retrouver ma maison et, peut-être, un homme, Salam, toujours resté un inconnu.

C'était hier.  
C'était avant la guerre.

Je cherche ici des mots pour dire mon enfance. Le souvenir m'étreint et les événements se fixent en images ou en peintures. On dirait des moments séparés : les étés et la lueur tremblante de l'aube, le vent sec de midi brûlant les fleurs, et enfin le soir qui tombe et efface les choses. C'est aussi le froid de février, les givres glissants et leurs pièges, la neige parfois avec ses chemins de poudre... tout recommençait depuis des siècles et il me fallait raconter mon histoire pour extraire de la vision d'enfer d'aujourd'hui les moments joyeux, la douceur des bras, la lumière palpitante. Un pays perdu est un effondrement.

Je suis née au cœur du vieil Alep dans le quartier chrétien de Jdaïdeh, surnommé ainsi dès le seizième siècle. Jdaïdeh voulait dire alors le Nouveau. Qui n'a pas traversé ces rues étroites ne peut comprendre l'art de vivre loin du regard des autres tout en essayant d'y figurer. Derrière des façades

lisses et aveugles, les divinités des eaux, les muses de la musique et de la poésie entretenaient des soirées d'intérieur, dans les patios.

La ruelle de mon enfance s'appelait « Sissi ». Elle gardait une force du passé mais se greffait dans un monde contemporain sans vouloir s'y abîmer. Certains disaient que le nom provenait de saint François d'Assise, d'autres inventaient des lubies comme l'impératrice Sissi, qu'importe. La rue avait un charme fou, vivante, bigarrée ; c'était là qu'ouvrit le premier restaurant de la vieille ville « le Sissi », une fenêtre sur un monde nouveau où se bouscuaient touristes et étrangers à la recherche d'un Orient décrit en mots, en musique, en peinture et toujours insaisissable.

Aucun arbre ne bordait les ruelles de ce vieil Alep, aucune fleur ne pendait des fenêtres, les murs gardaient les secrets des passions sans laisser une impression d'usure. À l'intérieur, la vie bougeait. Dans notre quartier, certaines maisons appartenaient à des familles patriciennes qui menaient une vie élégante, quand d'autres, d'une superbe architecture, étaient devenues des hôtels de charme. Les plus modestes, sous-louées par chambre aux moins favorisés, mettaient à l'abri, dans un même décor, des gens affairés à survivre. Cohabitation souvent tumultueuse autour de l'espace clos d'un patio où le pistachier portait dans sa sève, de ses racines jusqu'à son faite, une histoire de famille. Le bassin carré peu profond laissait couler ses eaux dans les rigoles.

Dans cette rue Sissi, notre maison était la troisième à droite. Sa légende, sans doute fautive, gardait une simplicité romantique. Chaque printemps, un parfum intense de notre jasmin émanait des murs du patio, car l'ancien seigneur des lieux l'avait planté pour une femme qu'il aimait, un amour caché, l'obsession d'un corps d'albâtre intouché et toute cette

blancheur, cette pureté devaient continuer d'être dans les fleurs. Les années passaient et le jasmin escaladait toujours les murs bien après le départ du maître au front. On disait que dans les nuits de sang, dans les tranchées, sous un ciel de feu, quand le ventre ouvert, la vie s'écartait de lui, il vit surgir cette même femme, se dénudant pour lui montrer ses seins, son ventre, ouvrir ses bras demeurés vides. Ses lèvres entrouvertes, fardées de rouge, lui dirent enfin un mot d'amour. Il mourut en enlaçant son spectre.

Enfin, nul ne s'intéressait vraiment à ce passé. Les plus jeunes le disaient inventé même quand le jasmin revenait comme sur la toile vierge d'un peintre. Légende, peut-être, mais, le printemps venu, nous étions quatre familles à penser au seigneur mort. Nous partagions les deux étages de sa maison, vieille de quatre siècles, toujours debout. Ma mère et moi gardions deux espaces au rez-de-patio quand les autres locataires grouillaient, plus nombreux et bruyants. Leur histoire, aux réalités différentes, racontait aussi la mienne, dans une respiration commune. Nous formions une petite communauté.

Ma mère s'appelait Thérèse et je l'appelais Mamy. Elle était couturière et souvent, alors que je voulais m'endormir, je l'entendais piquer à sa machine Singer pour terminer un travail urgent. Il m'est toujours doux de penser à elle mais, sans trop savoir pourquoi, je ressens à présent un abandon, une distance, comme si notre relation était demeurée inachevée. J'ai vite voulu lui dire que je désirais une autre vie que la sienne mais les mots sont restés des non-dits, l'amour était silence. Mon père, mécanicien, avait disparu très vite, avant ma naissance, espérant s'enrichir aux Amériques d'où il n'était jamais revenu. Il manquait souvent à la petite fille que j'étais et j'imaginai des dialogues avec lui, des présences

irrélles, par exemple qu'il revenait un matin, à mon réveil, pour me prendre sur ses épaules et me promener dans la rue Sissi. Plus haute que tous, si fière d'avoir un père, je couvrais sa tête de baisers. Son destin fait d'absence me fascinait mais, hélas, petit à petit, il s'effaça de mes attentes comme s'il avait éteint un feu ou disparu derrière une porte close. Ma mère n'en parlait jamais, il avait été sa force puis sa faiblesse et enfin sa honte. Nous étions elle et moi toujours ensemble et l'inconnu qui formait le lien entre nous était le gardien absent de notre solitude.

Mamy m'aimait de toutes ses forces, et je ressemblais parfois à une princesse tant elle me faisait, avec des chutes de tissus, de belles robes que je portais le dimanche à la messe. Elle me mettait une fleur dans les cheveux, puis se maquillait pour être « endimanchée », expression désuète que répétaient les grands-mères.

Ma maman vivait dans la tension constante d'assurer plus que le nécessaire et ainsi, elle abandonnait la contrainte et l'intimité de notre petit espace pour se diriger vers ce qu'elle appelait l'ampleur du monde. Les jours de semaine, elle partait très tôt pour aller dans les familles bourgeoises d'Azizieh faire des travaux de couture. Elle ne rentrait que le soir avec toujours une confiserie gardée pour moi. De leurs intérieurs somptueux, elle ne connaissait que la chambre de couture où, dans des armoires dévernies, abondaient restes de tissu, fils, boutons, épingles, aiguilles et ciseaux. On ne jetait rien. Ma mère, à l'esprit analytique, aimait observer et se disait philosophe quand on riait ensemble le soir. En fait, ses réflexions puisaient dans la sagesse des proverbes populaires. Elle aimait ordonner, ranger les gens en catégorie et rire de ses propres classements. Certains de ses clients, les plus nantis, étaient dévorés par leur argent, d'autres, les

esthètes, semblaient les idoles de la beauté. Les plus obtus se perdaient dans la précision factice d'un art de vivre, imitant les plus riches, croyant les égaler ou les surpasser. Les décadents, extravagants, envieux, dilapidaient des restes de fortunes et rabâchaient les exploits de leurs ancêtres. Les familles se critiquaient et Maman, dans ses pérégrinations de couture, fréquentait les plus grandes, subissant souvent leurs mêmes histoires de rivalité, d'héritage, de mésalliance, de revers, d'éclats ou d'amants... Elle admirait leurs toilettes venues de Paris ou de Rome quand d'autres, moins chères, arrivaient d'Istanbul. Toujours disponible pour ses clientes, appréciée pour sa modestie, sa discrétion et sa compétence, elle ne calomniait ni ne médisait. Ses histoires prenaient vie rien que pour moi, pour relater des moments différents, contre l'ennui.

Je suis encore une enfant mais rêve déjà de sortir de ma cellule. J'observe les passantes chez ma mère qui m'offraient des bonbons, des femmes, sans doute moins riches que dans la haute bourgeoisie, mais qui venaient pour des essayages, ou de simples retouches dans notre modeste maison. Je m'amusais à admirer celle que Maman appelait « La Pompadour ». Cette femme me rendait sentimentale. Quand elle ouvrait ses bras pour passer sa robe elle semblait semer des étoiles et, parlant des hommes, elle répétait le mot « Allah » pour dire leur séduction.

Il m'a fallu grandir pour apprendre son histoire commencée du temps du mandat français par son aïeule qui était corsetière. Voyant les femmes du jour se dénuder chez elle pour des dessous souvent froufrouants, l'ancêtre imagina cette nudité plus lucrative à une heure plus tardive. Ainsi, grand-mère Joséphine, la corsetière, se trouva une double vocation et le lucre la rendit plus belle et plus intelligente.

Installé rue Baron depuis le temps du mandat, son bordel était fréquenté par les officiers français comme par les fils de la bourgeoisie. Tout ceci se faisait dans une grande discrétion. Les filles portaient des noms de fleurs et des parfums captivants. Une de ses créatures, Jasmin, se promenait nue sans aucune coquetterie de voiles, d'une aisance folle pour une rescapée de la rue, si heureuse dans une contrée propice à la luxure. À force de sensualité lascive, elle emporta le gros lot et épousa le descendant d'une lignée fameuse, héritier d'une immense fortune. Celui-ci, issu d'une famille conservatrice et hermétique encombrée d'interdits religieux, découvrit dans ses bras l'éveil des sens, la vraie vie. Plus tard, ayant dilapidé ses biens au poker et ne pouvant plus payer ses dettes, il l'abandonna à la table de jeu... Elle alla rejoindre le ruisseau.

Joséphine, l'aïeule, passa le métier de génération en génération et la cliente de ma mère, par ses poses précieuses, ses robes surfaites, ses décolletés débordants, mérita de Maman le nom de Pompadour, bien que moins nantie que son homonyme. Petite, j'admirai longtemps ses boucles brunes qu'elle lâchait pour reposer ses chignons aux multiples épingles. De ses poches, elle sortait des pâtes d'amande pour moi et je l'adorai en silence. Souvent, épuisée par rien, elle s'étendait sur mon sofa de jour, mon lit de la nuit, et quand elle parlait, son parfum demeurait, empreinte de son passage.

Lors de ses visites chez nous, sa présence bouleversait toute la maison. Les hommes l'observaient comme une grâce, les femmes comme une damnation. Quand elle parlait, la grosse Georgette, la femme atroce du second étage épiait sa présence, crachait du haut de son perchoir puis claquait sa fenêtre et retrouvait sa solitude.

Georgette était odieuse et infatuée. Son éternel désir de diminuer autrui entretenait ses conversations toujours amples et piquantes. Monumentale, comme une armoire de grand-mère, sa corpulence liftait son visage qui demeurait ingrat, dévoré par d'énormes lèvres toujours maquillées d'un rouge violacé. Les cheveux teints en roux, crépus, cachaient un front qu'on devinait étroit. Le nez brusqué durcissait une expression déjà toute en laideur. L'on se demandait si, dans son espace de chambre unique, il n'y avait jamais eu quelque part un miroir pour un reflet du réel. Aussi, Georgette avait des prétentions de grande naissance et jouissait d'une suffisance à tout sujet. Elle devenait plus émouvante quand abondaient les histoires d'amoureux transis qui s'étaient jetés à ses pieds. Ma mère disait qu'elle vivait en couple avec ses amants imaginaires mais était restée vierge et esseulée.

Georgette souffrait de descendre les marches de son second étage. Son obésité débordante, son souffle court, l'étroitesse de l'escalier rendaient ses sorties très rares. Dans notre maison, l'on se demandait comment coulaient ses heures, et d'où elle glanait des nouvelles. Sur une table recouverte d'une nappe en crochet trônait sa petite télévision en noir et blanc. Son transistor aurait pu figurer dans un musée des technologies passées.

Georgette lisait dans le marc du café, seul élément qui la rendait populaire dans un monde naïf d'avenir.